

Claudie, médecin urgentiste en terre sinistrée d'Haïti

Elle n'a pas dormi depuis 48 heures. Elle a le visage très marqué et lorsqu'elle parle de ce qu'elle a vécu en Haïti, l'émotion est palpable. Pour Claudie Ciaravino, le retour à la réalité a été brutal. Quelques jours après avoir posé le pied sur le sol français, ce médecin urgentiste à la clinique de Marignane et au centre de secours, a repris le travail.

Dans le foyer de la caserne, son uniforme sur le dos, un jus d'orange à la main et entre deux interventions, elle a accepté de revenir sur sa mission en Haïti, après le séisme de magnitude 7 sur l'échelle de Richter qui a ravagé le pays, mardi 12 janvier. Au lendemain de la catastrophe, Claudie a été sollicitée pour une opération de "secours-déblaiement". Elle disposait d'un quart d'heure à peine, pour donner sa réponse. Si son cœur lui disait de partir, elle ne pouvait cependant pas prendre une décision à la légère. Après avoir consulté son mari, ses enfants et s'être chargée de son remplacement à la clinique, elle a accepté parce qu'elle "avait envie de faire ce genre de mission, et apporter son aide." Jeudi, avec dix autres médecins et cinq sapeurs-pompiers, elle s'envole pour l'île de la désolation. Tout le petit groupe se connaît bien, très bien même. "Nous étions un groupe de personnes d'âge mûr qui ont aussi l'expérience de ce genre d'intervention. Nous étions tous soudés et là-bas ça nous a vraiment aidés, confie, celle qui a rejoint les rangs de Médecins du monde durant la guerre en Irak, il y a quelques années. Mais ce n'est pas du tout pareil qu'en Irak. C'était la guerre. Un tremblement de terre c'est une injustice." Il aura fallu à cette équipe d'intervention deux jours pour se poser à Port-au-Prince. "Nous étions à bord d'un avion militaire. Nous avons essayé d'atterrir deux fois, sans succès. Une fois nous sommes retournés en Martinique, l'autre à Saint-Domingue. La troisième aura été la bonne. On nous a confirmé que l'on pourrait se poser. Finalement, nous sommes arrivés la nuit du samedi à dimanche." Un paysage chaotique Trois jours viennent de s'écouler depuis que la

terre a tremblé. Sur place, l'armée les prend en charge. À l'aéroport, c'est une noria d'avions et d'hélicoptères qui décollent ou se posent. "Il y avait beaucoup d'agitation. L'aéroport était bien abîmé mais pas détruit comme la ville." Parce que de la ville, il ne reste plus rien ou presque. Durant le trajet qui les mène dans les Jardins de l'ambassade, qui sert de campement aux secours, le paysage qui défile sous les yeux de Claudie est chaotique.

"C'était affreux. Tout est quasiment détruit. Les gens vivent dans la rue, certains campent sous des tentes de fortune. Il n'y avait pas encore les renforts alors des Haïtiens recherchaient encore les survivants sous les décombres à la main, il y avait quelques cadavres..." Et puis cette odeur qui lui prend les narines.

"Je crois que c'était le pire." Dans les Jardins de l'ambassade, les tentes qui serviront à les héberger sont dressées. Toute la logistique a été mise en place par les pompiers. Sans eau, ni électricité dans les tout premiers jours, l'équipe est soumise au régime militaire, avec une ration en guise de dîner. La nuit s'écoule, mais ce n'est qu'au lever du jour paradoxalement que le cauchemar commence et entre-temps la mission a changé.

"Il y a plusieurs hôpitaux détruits et beaucoup de blessés sans médecins pour les soigner. Nous avons alors été dispatchés par groupe de quatre ou cinq dans ces différents établissements." C'est à Diquini, un peu en dehors de la ville, que Claudie doit mettre ses talents de médecin en pratique. Et l'image est encore une fois saisissante. "C'est la stupeur.

C'était très difficile". Dans le jardin, des blessés par centaines et de nombreux enfants. "Il y avait près de 400 blessés dans le jardin, car l'hôpital a été touché. Avant notre arrivée, un bloc opératoire a pu être installé sous une tente." Des blessures de guerre aux chants de réconfort Mais pas le temps de s'apitoyer, il faut agir vite, évaluer les blessures les

plus urgentes parmi les pires, fractures brûlures, délabrement de jambes... "De vraies blessures de guerre." Des amputations également très fréquentes. "Ça m'a choqué au début, mais il n'y avait pas d'autres choix. Là-bas, ils ne peuvent pas recourir à la chirurgie plastique, et certaines lésions sont irréparables." Alors que les blessés arrivent régulièrement - 30 à 60 chaque jour - étrangement, aucun cri, aucun hurlement. C'est le silence qui règne. "Ils ne se plaignaient pas, ils chantaient, ils sont très chrétiens. Puis, il y a aussi une sorte de fatalisme. Ils prennent tout avec une philosophie que l'on n'a pas." Ces chants l'ont aidé dans les moments difficiles. "On savait qu'on partait pour quelque chose de très dur. Chacun d'entre nous a eu un petit coup de mou, mais grâce à ces chants, c'est vrai, mais aussi à l'homogénéité du groupe, on a pu se soutenir les uns les autres. Il y avait une grande solidarité entre nous." La terre a tremblé plusieurs fois Durant ces quinze jours, où la terre a plusieurs fois tremblé, elle était levée à 5h30 et de retour à la tombée de la nuit vers 18 heures. Pendant qu'elle était en Haïti, des blessés plus gravement touchés ont pu être évacués vers d'autres hôpitaux, d'autres n'ont pas survécu. Les attroupements pour récupérer des vivres à coups de machettes, des cadavres brûlés pour éviter les épidémies... ces scènes, elle n'y a pas assisté. "Nous étions sous protection, et n'avions pas un sentiment d'insécurité. Il y avait aussi une bonne coordination par exemple avec les équipes américaines..." Alors que la fin de la mission approche et malgré l'horreur, Claudie était déchirée à l'idée de devoir partir.

"C'était horrible. Le plus dur, c'était le retour à la réalité.

Je me suis reposée trois jours mais j'ai repris le boulot, c'était une nécessité." L'alerte sonne. Claudie se lève de sa chaise dans le foyer de la caserne. Elle empoigne ses clés en lançant : "Je dois filer". L'urgence l'appelle, à Marignane cette fois, bien loin d'un

Date: 07.02.2010

OJD: (156342)

Page: 6

Edition: Pays salonnais

Suppl.:

Rubrique:

La Provence

peuple et d'une terre meurtrie, dont elle
gardera, elle aussi, une marque indélébile.

Narjasse KERBOUA

nkerboua@laprovence-presse.fr